

frapper. Il se rejeta dans la mêlée dont le désordre lui présentait plus de chances de salut. Armes, massues, couteaux sont de toutes parts dirigés contre lui par la multitude furieuse, que la rage égare. Les cris perçants des femmes, les féroces hurlements des guerriers retentissent autour du fuyard ; mais toujours celui-ci échappait à ses ennemis par des bonds qui dépassaient la force et l'activité humaines.

Cerné dans tous les sens, il sembla faire un effort désespéré pour atteindre le bois, fendit l'air comme un trait, renversa sa sœur dans son élan, en lui disant : " Fais la morte, et, à la faveur du désordre, glisse toi vers la forêt ! " Puis il continua sa course furieuse, renversant tout dans son impétuosité et finit par atteindre le poteau peint qui était placé devant la porte de la cabane principale et dont le simple contact le rendait désormais sacré et inviolable jusqu'au moment où le conseil entier de la tribu convoqué pour prononcer sur son sort, aurait rendu une décision de mort. Hors d'haleine, respirant péniblement, Ulémas entourait d'un bras le poteau protecteur, sans laisser échapper le moindre signe de terreur ou de faiblesse, bien que la sentence qui l'attendait ne fût pas difficile à prévoir, s'il fallait en juger par les sentiments de la multitude. Il semblait, au contraire, rayonner d'une joie sereine, promenait un regard ardent sur la foule, souriait d'un air triomphant, quoique personne ne pût se rendre compte d'un pareil changement dans un jeune homme qui paraissait n'avoir eu d'autre but que celui d'éviter la mort. C'est qu'Ulémas, parmi cette foule, n'apercevait plus sa sœur, elle avait disparu.

Cependant les femmes déçues de voir leur victime leur échapper, épuisaient sur lui tous les termes les plus injurieux de leur langue. Elles le raillaient de ses tentatives d'évasion, elles lui disaient que ses pieds valaient mieux que ses mains, qu'il était digne d'avoir des ailes, mais qu'il ne savait se servir ni d'un arc, ni d'un couteau.

Le prisonnier ne répondait à ces injures que par son attitude pleine de hauteur et de mépris. Plus croissait l'outrage, plus il semblait s'élever en fierté, en héroïque contenance. Exaspérés par ce maintien dédaigneux, les sauvages firent succéder des cris perçants à leurs murmures confus et inintelligibles.

La vieille femme qui avait allumé les feux, s'avancant alors jusqu'en face du vaincu, se campa devant lui, sale, ridée, couverte à peine de haillons et faisant claquer ses doigts en étendant vers lui son bras décharné, elle s'écria : " Fils d'Oskouï, tu proviens d'une nation de femmes ; nos filles te feront des jupons ; nous te trouverons un mari. " Cette saillie fut accueillie par un éclat de rire sauvage, dans lequel la voix douce et musicale des jeunes femmes se mêlait étrangement au glapissement des plus vieilles. Mais l'étranger bravait toutes les insultes comme s'il ne les eût pas entendues ; il avait l'air de se croire seul, défiait tous les outrages par la noblesse de son maintien plein d'une fierté majestueuse, et lançait des regards de superbe défi aux guerriers qui restaient à l'écart, muets et sombres spectateurs de cette scène. La vieille, que cette conduite exaspérait, se mit les mains sur les hanches et vomit de nouvelles insultes avec tant d'emportement que l'écume lui en venait à la bouche ; mais le prisonnier demeura inébranlable. Un jeune guerrier vint alors à l'aide de la noire et hideuse virago, agita son tomahawk au-dessus de la tête d'Ulémas avec des gestes furieux, mais celui-ci se contenta d'abaisser sur l'adolescent un regard de pitié qui le couvrit de confusion.

Un cri subit vint mettre fin à toutes ces provocations : " La prisonnière ! la prisonnière ! qu'on l'attache près de lui au poteau et qu'ils meurent ensemble ! " La foule exaspérée répète aussitôt : " La prisonnière ! la prisonnière ! " On cherche autour de soi, on fouille la foule pressée autour du poteau, mais on ne découvre rien. Alléwémi, obligé de présider le conseil qui venait de se réunir, entend répéter ces mots : " Elle a disparu. " Il accourt sur les lieux, examine tout, ne découvre rien. Une agitation nouvelle fait aussitôt fluctuer cette

masse impressionnable. On se répand dans tous les sens ; on interroge les moindres plis du terrain, toutes les recherches sont vaines. Néhida a disparu. L'air en feu, la bouche écumante, le corps frémissant Alléwémi revient vers le prisonnier et le voit sourire d'un air de triomphe insultant.

Où est ta sœur ? hurle-t-il avec emportement.

N'ai-je pas dit au puissant chef Iroquois que le fils d'Oskouï saurait mourir, mais que lui n'épouserait jamais sa sœur ?

— Meurs donc ! s'écria Alléwémi exaspéré, car tu n'es qu'un chien et tu ne vauds pas le bûcher !

En disant ces mots, le chef Iroquois grince des dents de fureur et brandissant son tomahawk, il le lança violemment sur Ulémas en le visant au front. Le jeune homme impassible se baissa et la hache homicide alla s'enfoncer dans le poteau où elle resta suspendue.

Se redressant alors, le mépris aux lèvres, Ulémas lui dit en souriant :

Je savais qu'Alléwémi, le meurtrier d'Oskouï, ne pouvait avoir tué le plus vaillant des guerriers que par l'assassinat.

— Tu mens ! s'écria l'Iroquois ivre de fureur.

— Le lâche seul peut mentir ; Alléwémi vient de prouver qu'il n'était qu'un lâche.

Alléwémi, arrivé au dernier degré de la fureur, tira son couteau et courut vers Ulémas pour l'en frapper au cœur ; mais d'un bond le jeune homme se jeta sur son ennemi, lui saisit le poing, le força à lâcher l'arme qu'il tenait à la main et saisissant le sauvage à bras le corps, commença une lutte acharnée. La foule des Iroquois accourut aussitôt, mais à l'aspect de ce combat, pas un ne crut devoir intervenir et tous se bornèrent à demeurer spectateurs de cette lutte formidable.

Le silence s'était fait autour des deux jouteurs.

Ulémas, calme, souriant, impassible, brave comme un héros, profitait de toutes les fautes de son ennemi qu'il épuisait par son immobilité. Celui-ci, soufflant, écumant, rugissant, faisait d'inépuisables efforts pour renverser son adversaire, mais ne réussissait qu'à s'épuiser inutilement. La honte de pouvoir être vaincu commençait à colorer son front et redoublait sa rage.

La sueur décollait à grosses gouttes de tous ses membres, brouillant les figures peintes sur son visage et sur sa poitrine, et lui donnant un aspect horrible à voir. Les vieillards admiraient la vaillance du jeune chef et les femmes ne songeaient plus à l'outrager. " Le jeune renard nous a joués, disaient les unes avec dépit ; il ne s'est enfui que pour nous enlever sa sœur. Qu'il est beau ! disaient les autres ; quels muscles d'acier, quel poignet de fer, quel jarret de roc ! " Les anciens s'étonnaient que le jeune buffle pût si longtemps soutenir une pareille lutte contre leur chef le plus redouté, le plus terrible.

Ce fut bien pis encore, lorsqu'Ulémas sentant son adversaire épuisé en vains efforts, s'anima à son tour, fit craquer les membres de son rival dans ses étroites meurtrières, le plia sur lui-même comme un roseau et tout à coup, l'enlevant de terre avec une force surhumaine, le jeta sur le sol, lui plaça un genou sur la poitrine, tordit autour de sa main la touffe de cheveux qui surmontait son crâne, et chercha son couteau pour le scalper ; mais le prisonnier n'en portait point à sa ceinture.

— Iroquois ! ce lâche m'appartient ! s'écria-t-il, l'assassin de mon père doit périr de mes mains.

Tous les vieillards avaient poussé une exclamation de douleur en voyant tomber leur redoutable chef. Ils cachèrent leurs têtes dans leurs mains et ne répondirent point.

Un jeune guerrier, sur un signe d'Alléwémi, s'avança alors pour frapper en traître le vaillant Ulémas. Mais au moment où il levait le fatal couteau au-dessus de la tête du vainqueur, un sifflement aigu, aussitôt suivi de la détonation d'un rifle, se fit entendre et l'assassin roula foudroyé au côté d'Ulémas.